



HAL
open science

Les “ anges curieux ” : Antoine Faivre, Ultima verba
Bruno Pinchard

► **To cite this version:**

| Bruno Pinchard. Les “ anges curieux ” : Antoine Faivre, Ultima verba. 2024. hal-04400426

HAL Id: hal-04400426

<https://hal.science/hal-04400426v1>

Preprint submitted on 17 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les « anges curieux »

Antoine Faivre *Ultima verba*

Par Bruno Pinchard

Nous sommes le lundi 29 novembre 2021. Le professeur Antoine Faivre va mourir le 19 décembre de la même année. Je suis en face de lui, l'ami, le frère, mon parrain, le maître si justement respecté. Et pourtant il se tient sur son lit de mort.

Antoine est allongé sur un lit d'hôpital et cette visite sera la dernière. Il me voit, à peine surpris. Inutile de dire que son intelligence est intacte. De son corps, je dirais seulement qu'il se tient allongé, pâle, défait. Je lis dans mes notes d'alors : « Antoine, défait et déjà d'une pâleur mortelle, nous reçoit d'abord avec méfiance. Il parle avec une extrême difficulté, les yeux fermés. Ses mains sont longues et pâles, et ses bras sont squelettiques. Il a le visage de très vieille femme des hommes mourants, assez pour nous rappeler que ce sont des Mères qui règnent au fond des tombes. »

Mais la parole jaillit de ce spectre : « Quand on a beaucoup aimé la vie, on doit aimer la mort. » Croit-il à cette sentence solennelle qui semble échapper à la réalité des circonstances ? Notre ami Robert Salmon m'a demandé si je voulais voir Antoine pour la dernière fois car il allait être changé de service, et ce changement augurait de la fin. J'ai accepté aussitôt, nous avons un moment de libre tous les deux, rien ne laissait attendre notre venue. Antoine ne se parlerait-il qu'à lui-même ? Il cherche le ton juste face à l'intrusion de ses amis désolés de le voir dans cet état de faiblesse. Mais ce passant de l'autre monde a de l'avance sur nous, il connaît déjà la suite.

Je passe sur les scrupules universitaires qui ouvrent la conversation. Il me voit d'abord comme un collègue venu à son chevet. Il se désole d'avoir manqué une soutenance de thèse... Il est sûr qu'il y a des éléments « jésuites » chez Martinès de Pasqually. Je demeure interdit devant cette présence d'esprit et sur l'incongruité d'une telle référence dans cette chambre d'hôpital sans remède. Et la sentence tombe aussitôt, nullement académique, seulement scientifique, d'abord au service de la vérité : « Parfois des éléments reçus de façon indirecte et souvent mal compris, servent à reconstruire des expériences aux sources complètement différentes. » Mais de quoi parle-t-il donc ? Des obstacles à la compréhension du

« martinisme » ! Il vient de donner une formidable leçon de lecture. Mais où sont les bibliothèques du monde dans cette chambre ? Dans la dépouille allongée d'un grand lecteur.

Je laisse de côté le malade tyrannique qui n'a confiance en personne. Quand je dis « personne », je me trompe, car, c'est clair, il a confiance en Robert pour soutenir les aléas de son corps en lambeaux. Il l'appelle l'ami « intime ». Il a confiance dans une histoire qui commence bien avant moi, enracinée dans un compagnonnage plus ancien que ma mémoire. Je m'incline sans discuter. Pourtant il ne m'oublie pas. Il me demande de baisser le store car il ne supporte pas la lumière de cette fin d'automne sur les arbres rouges du jardin. Et soudain : « Tu dois savoir que tu as compté beaucoup dans ma vie, beaucoup plus que tu ne peux l'imaginer. »

Il voudrait continuer, mais sa parole est si difficile qu'il n'a pas la force. C'est pourtant lui qui, dans un instant, tel Lazare va se redresser et s'adresser aux mendiants vivants que nous sommes pour nous faire partager sa richesse irrémédiablement souterraine. Sans un tel enseignement, il serait vain que je rassemble mes souvenirs. En son nom, c'est un devoir.

Je ne demande rien, je ne pose aucune question, je lui souris, brusquement il se ranime :

Tu vois, il y a deux sortes d'anges. Il y a les anges qui cherchent l'union avec Dieu et ce sont les anges des mystiques. Mais il y a les anges curieux qui cherchent plutôt à établir des relations entre les choses. Toi aussi tu es un ange et tu appartiens à cette classe. Ce sont des êtres qui réfléchissent à partir des symboles. Qu'est-ce qu'un symbole ? C'est une proposition de relation. Ces anges sont en quête de ces relations et tout leur parcours consiste à aller d'une curiosité de relation en curiosité de relation.

Cette fois, le sanglot est irrépressible. C'est cette âme qui va mourir ? Ce Louis Lambert balzacien que j'ai devant moi, qui va nous quitter en nous privant de sa haute parole ? Je suis pris d'une panique intolérable : et si l'âme n'était pas immortelle ? Si ce visage devait disparaître à jamais ? Cette mémoire se corrompre sans plus ? Et quelle est ma tâche, à moi, durant cette scène mortelle ? Je ne peux que témoigner, mais où sera la source de ma force et qui attestera de la vérité de mes paroles ?

Je crois aujourd'hui que je discerne mieux quelle fut ma tâche en la circonstance : témoigner à nu qu'il existe des élus de l'esprit, — légitimer, en leur nom, nos parcours, nos épreuves, nos degrés, prendre au sérieux nos gamineries et nos décors car c'est le passage à l'Orient éternel de ces hautes âmes qui autorise la transmission de cette lumière. Demain, les croyants et les incroyants chercheront à déterminer un sens ultime au trajet si étrange du « catholique » Antoine Faivre, mais moi je sais, et je le dirai à ceux qui m'entourent, cet homme n'était pas seulement un bon paroissien, ni n'avait sa place parmi ces faux dévots qui n'ont que le mot de Dieu à la bouche. Il fut plutôt ce solitaire acharné qui a acquis, par un

travail de géant et une curiosité d'ange, le droit de parler à un ami sur le coin d'un lit d'hôpital et à lui enseigner des vérités bornées, mais terriblement signifiantes. Il continue :

D'abord, il faut distinguer entre les moments froids et démonstratifs des textes théosophiques et les moments inspirés. Chez Bœhme, c'est le moment inspiré qui domine, mais chez Martinez il y a les deux côtés, c'est pourquoi sa lecture est difficile et souvent décevante¹.

Antoine m'apprend à lire, à moi qui ne sais ni lire ni écrire. Peut-être a-t-il peur que, par un rationalisme impénitent, je me lasse de la lecture de Martinez ou que je m'enthousiasme trop facilement pour des mystères faciles ? Il m'enseigne, il me protège, il est plus qu'un professeur attentif, il est un père précautionneux qui m'apprend à marcher. Il connaît les risques, lui-même a chuté, et il ne veut pas cela pour moi, pour nous, pour tous ceux qui, un jour, seront en proie à l'épreuve du texte et chercheront la voie qu'il indique. On lui a prêté mille convictions, mille conversions. Il était d'abord un disciple de Martinès de Pasqualy et c'est au nom de la « réintégration des êtres » de la tradition martiniste qu'il a décidé de passer sur l'autre rive. Il n'y aurait pas eu d'ésotérisme occidental à la façon d'Antoine Faivre, sans cette voie étroite, mais riche des plus hautes généralisations.

Connaissant mon attachement pour René Guénon, il prend les devants. Cet homme, qui un jour m'avait appelé parce qu'il venait de découvrir ma préface à un livre de Patrick Geay, guénonien bien connu², me déclarant tout de go sur un ton outré : « Bruno, je ne te comprends pas, après une si longue amitié, ce que tu écris est inacceptable... », c'est lui qui soudain parle avec cette douceur que je n'attendais pas, douceur non de regret ou de confession, mais douceur de redressement de l'erreur, douceur littéralement de la rectification :

La question du pérennialisme à son tour est compliquée et doit être regardée de près parce qu'elle comporte des ruptures cachées. Les travaux de Jean-Pierre Brach sur les contributions de Guénon dans *Regnabit*³ révèlent bien qu'il y avait là une ligne qui a été interrompue brutalement et que Guénon, une fois au Caire, n'a pas souhaité reprendre. Pour lire ces textes, il faut déceler les aspirations différentes et souvent contradictoires qui inspirent ces auteurs et c'est la seule voie pour avoir une idée juste du pérennialisme.

Je reste saisi, je serai donc le témoin solitaire du jugement ultime d'Antoine Faivre sur Guénon. Je suis pris de panique, je voudrais sortir de la chambre, courir par les couloirs,

¹ Il a cette remarque lumineuse sur le Tarot : « Bien sûr, le Tarot n'est pas un symbole aussi élevé que les enseignements de Martinès, mais on y reconnaît à tout instant des luttes angéliques et des puissances d'ascension semblables ». J'ai retrouvé ces intuitions dans mon édition du *Banquet* de Dante, II, V, 4 et 12, Classiques Garnier, Paris, 2023, p. 231 et 235.

² Patrick Geay, *Hermès trahi. Impostures philosophiques et néo-spiritualisme*. D'après l'œuvre de Guénon. Paris, L'Harmattan, 2011. Ce livre, d'abord publié en 1996, avait fait l'objet d'une thèse sous la direction de Jean-Jacques Wunenburger soutenue devant un jury comprenant Antoine Faivre et Jean-Louis Vieillard-Baron. Le débat portait sur la place de l'imaginaire dans la perception des réalités métaphysiques.

³ Cf. René Guénon, *Écrits pour Regnabit*. Revue universelle du Sacré-Cœur, éd. Pierluigi Zoccatelli, Archè, Milano, 1999. René Guénon n'a jamais parlé de « pérennialisme » pour qualifier sa conviction que la métaphysique ne pouvait s'exercer qu'en relation à une Tradition primordiale non-humaine. Cependant, cette formule a été retenue par la recherche américaine et l'*American Academy of Religion* (dont Antoine était membre) pour qualifier ce qu'on pourrait, à plus juste titre, appeler le Traditionisme..

répéter à haute voix les paroles entendues dans le jardin de l'hôpital, mais qui m'écouterait, qui m'entendrait ? Revenant à mon interlocuteur, je me demande : ne faudrait-il pas discerner les différents anges qui conduisent sa pensée, quitte à y détecter des influences multiples et peu coordonnées en un premier temps pour des yeux profanes... Mais je préfère me taire, je ne veux pas céder à des conclusions hâtives alors que je suis attendu par la tombe.

D'autres se vantent des derniers mots d'un mourant, y cherchant les signes d'une conversion tardive ou d'une demande désespérée de pardon, moi je vois mon ami qui me tend la main délivrant les idées de l'outrance dogmatique pour que nous partions tous les deux en paix, chacun de notre côté, lui dans le silence de l'outre-tombe, moi dans la clameur des rues de Paris. Qui cherche de telles justices pour le monde, si ce n'est les séjournants d'une lumière que nous avons reçue ensemble et pour qui la différence entre la vie et la mort importe moins qu'un point du rituel ou un souvenir partagé pendant l'agape ? Mais ceux-là savent que c'est le destin du monde qui est en jeu et qu'il repose entre leurs mains comme un oiseau fragile. Antoine Faivre, à cette heure, n'est déjà plus un Frère de loge, il est un Supérieur inconnu qui a le jeu des sphères entre les mains.

Je tente de faire une phrase qui continue le miracle de notre dialogue : « Nous sommes restés fidèles à l'enseignement de Guénon, mais nous avons la tâche de réconcilier le pérennialisme et la théosophie⁴. C'est ce qui explique, à tous les trois, notre sérieux, comme nos excès... »

Il rit, il rit de bon cœur, lui, qui va nous quitter. Robert se lève et énonce solennel : « Nos conneries, c'est le luxe de la vie ! ». Antoine, complice, lève les yeux au ciel. Je reconnais à cet instant le clown qui a tant fait rire et qui l'a rendu si aimable. Je ne sais plus si je pouffe de rire, ou si je pleure : « Si vous saviez comme vous m'avez aidé... ». Qui pourrait comprendre, en de telles circonstances, ce mélange de tragédie et de bouffonnerie dans une chambre d'hôpital, sans avoir traversé les chemins de la Franc-Maçonnerie, l'affection des loges et les improvisations de la fraternité ?

Je crois que ce rire partagé nous a unis mieux que toute prière, nous plaçant ensemble au-delà de tout dogme et de tout jugement. Je crois toucher concrètement le pantagruélisme des bons compagnons templiers, les fameux « bien ivres » de Rabelais qui, dans leurs calembours de sacristie et leur ivresse de tauliers, traversent le savoir du monde. Nous avons beaucoup à nous pardonner, il ne restera qu'une certitude, nous nous sommes tant aimés.

⁴ Par théosophie, je signifie ici la tradition de la pensée allemande issue de la Renaissance qui tente de décrire les états contradictoires de Dieu dans l'effort de sa création. Le caractère alchimique de cette pensée ouvre vers une lecture passionnée et dramatique de la nature et de l'histoire. Les gravures d'Albrecht Dürer, et d'abord *Melancholia § I*, sont une excellente introduction à cette pensée dont le représentant par excellence est Jakob Boehme. Le martinisme poursuit, à travers l'œuvre de Martinez de Pasqually, cette conception dynamique de la révélation.

Mais il veut plus encore, il veut prononcer le mot sacré. Rabelais en cet instant solennel ne pourrait suffire, il faut dire « Dante ». Il me rappelle mon article sur l'ésotérisme de Dante que j'avais réalisé à sa demande pour le *Dictionnaire of Gnosis and Western esotericism*⁵. Il enchaîne aussitôt :

Tu vois, on prête souvent aux auteurs, un ésotérisme sans être bien sûr de la légitimité de cette extension. Mais la différence avec Dante, c'est qu'il y a un fondement clair et vérifiable de son ésotérisme. Lui, c'est le grand ésotériste.

« Le grand ésotériste » : je suis estomaqué que le spécialiste reconnu de Goethe, que l'historien incomparable du martinisme, l'éditeur maçonnologique de René Le Forestier⁶ ou d'Alice Joly⁷, le spécialiste incontesté d'Eckharthausen⁸ se tourne, en cet instant ultime de son destin terrestre... *vers Dante* ! Et je me souviens de ces vers de la *Commedia* qu'il m'enseigna, étendant sans hésiter son polyglottisme légendaire à l'italien du Trecento :

Celui qui tourna le compas
Aux extrémités du monde, et en son intérieur
Distingua autant d'occulte que de manifeste...⁹

Mais aussitôt il reprend :

Tu sais, l'ésotérisme est très contesté, mais je suis sûr que j'ai trouvé quelque chose. Il y a encore à préciser les termes, mais il y a un courant ésotériste en Occident.

C'est alors qu'il tint des paroles qui arracheraient des larmes aux esprits les plus froids, non parce qu'elles révéleraient un secret ultime, mais par l'humilité dont elles sont empreintes et qui résument le courage et la dignité d'un homme arrivé aux extrémités de la vie et de la mort :

Dans mon travail, je me suis beaucoup préoccupé de questions de méthodologie. Je n'avais pas de génie particulier et souvent je me suis heurté à une limite que je ne pouvais dépasser. Mais j'étais très travailleur et j'ai fait tout ce que j'ai pu. Je ne regrette pas.

⁵ Publié chez Brill en 2005. Antoine tenait beaucoup à la distinction proposée par les chercheurs anglo-saxons entre « esoterism », l'ésotérisme comme mouvement de pensée, et « esotericism », l'ésotérisme comme objet de recherche dans le champ des sciences humaines, ce dont il avait été le promoteur en France dans le cadre de la chaire d' « Histoire des courants ésotériques dans l'Europe moderne et contemporaine », occupée aujourd'hui par l'élève d'Antoine Faivre, notre ami Jean-Pierre Brach.

⁶ René Le Forestier, *La Franc-Maçonnerie templière et occultiste*, publié par Antoine Faivre, Aubier Paris/ Nauwelarts Louvain, 1970.

⁷ Alice Joly, *Un Mystique Lyonnais et les secrets de la Franc-Maçonnerie*, Jean-Baptiste Willermoz, Avant-propos et index par Antoine Faivre, Télétype, Paris, 1986.

⁸ La thèse d'État d'Antoine portait sur cet auteur : *Eckharthausen et la théosophie chrétienne*, Paris, Klincksieck, 1969. Son dernier ouvrage, monumental, poursuit cette ligne de recherche : *De Londres à Saint Petersburg*, Carl Friedrich Tieman, aux carrefours des courants illuministes et maçonniques, Milan, Archè, 2018.

⁹ *Par. XIX*, 40-42. En d'autres circonstances, alors que je lui demandais comment il comprenait l'usage philosophique du mot allemand « Zusammenhang », il m'avait répondu sans un instant d'hésitation par ces quatre vers du monologue de Faust :

Daß ich erkenne, was die Welt
Im Innersten zusammenhält,
Schau' alle Wirkenskraft und Samen,
Und thu' nicht mehr in Worten kramen.
[Ah, si je pouvais connaître ce que le Monde
Contient dans sa profondeur,
Que je voie toutes ses puissances agissantes et ses semences,
Et que je ne me n'active plus entre les seuls mots.]

Nous nous sommes séparés dans une sorte de bonne humeur, non sans qu'il ait tenu à souligner que le spiritisme faisait partie d'un spiritualisme bien entendu — à bon entendeur salut —, alors que nous ne nous reverrons pas tous les trois, ensemble, si ce n'est devant un cercueil. Il songe encore à saluer ma femme et ma belle-fille, qu'il connaissait, vérifiant, jusque devant le trou noir de l'agonie, une politesse exquise que n'avaient pu entamer ni l'orgueil du savoir, ni les fausses familiarité de l'époque. Tout en soulignant son profond regret de ne pas assister aux prochaines manifestations de la *Société dantesque*, ce Socrate musicien a eu le temps de me rappeler qu'avant de donner son assentiment à une idée, il fallait d'abord vérifier si elle « sonne juste ». Il a eu alors ces mots :

Je voudrais mourir au plus vite. Mon esprit est intact, mais mon corps se défait de partout. Je n'ai pas peur de la mort. Je dois l'aimer aussi. D'ailleurs, je ne m'ennuie jamais. Je suis prêt. On va me transférer dans un autre service.

Il ne savait pas si bien dire. Rabelais a souligné un jour combien l'âme humaine est prophétique à l'approche de la mort¹⁰. C'était à lui, bon compagnon, et non pas à moi de fermer les yeux de notre ami. N'est-ce pas lui qui, en ce jour, a bercé Adam pour qu'il s'endorme ?

1^{er} janvier 2024

¹⁰ Rabelais, *Quart Livre*, XXVI-XXVII, sur la mort de héros.